



**L'ESPÈCE
HUMAINE**

DE
**ROBERT
ANTELME**

AVEC
**ANNE
COUTUREAU**

REVUE DE PRESSE

L'ESPÈCE HUMAINE

DE ROBERT ANTELME

DU 5 AU 15
JANVIER 2023

AVEC

ANNE COUTUREAU

MISE EN SCÈNE

PATRICE LE CADRE

SON

JEAN-NOËL YVEN

**THÉÂTRE
DE L'ÉPÉE DE BOIS**

CARTOUCHERIE
ROUTE DU CHAMP DE MANOEUVRE
75012 PARIS

www.theatrevivant.fr

la terrasse



THÉÂTRE
VIVANT



L'espèce humaine de Robert Antelme, Théâtre vivant



Il'espèce humaine de Robert Antelme

"De sa captivité, en 1945, en Allemagne, Robert Antelme a tiré un récit exceptionnel où il porte à sa dernière limite, la réflexion sur la volonté exterminatrice des SS : il met en lumière la logique de supériorité et le mépris sur lesquels se fondent, plus ou moins ouvertement, tous les systèmes d'exploitation et d'asservissement.

L'Espèce humaine est une œuvre unique, bouleversante, d'une élévation de pensée absolue et d'une actualité redoutable.

« L'Espèce humaine était le premier, je dirai même le seul, livre qui fût au niveau de l'humanité, au niveau de l'expérience nue, vécue et exprimée avec les mots les plus simples et les plus adéquats qui soient. De ce fait-là, ce livre qui dans un sens était de l'anti-littérature, à juste titre parce qu'il ne voulait pas faire de la littérature sur la concentration, était un livre de pure littérature, c'est-à-dire qu'on ne pouvait plus rien écrire d'autre. » Edgar Morin"

... « le récit est au présent, à la première personne, celui qui parle est un homme, à bout de forces, pesant trente kilos, survivant dans l'environnement incomparable, sans doute inimaginable, et sûrement irréprésentable, d'un camp de concentration ; je suis une femme, de cinquante ans, du vingt-et-unième siècle, en parfaite santé, née longtemps après la guerre. » Anne Coutureau

Adaptation et interprétation : Anne Coutureau

Mise en scène : Patrice Le Cadre

Création sonore : Jean-Noël Yven

Production Théâtre vivant

du 5 au 15 janvier 2023, du jeudi au samedi à 19h - dimanche à 14h30

durée : 1h20

Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie de Vincennes

<https://www.epeedebois.com/>

Billetterie : <https://www.epeedebois.com/un-spect...>

Renseignements : 01 48 08 39 74

Plus d'infos : <http://theatrevivant.fr/lespece-humaine/>

Anne Coutureau

ANTELME Robert, L'Espèce humaine, Paris, Gallimard, 1957

« Il n'y a pas d'ambiguïtés, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes ». Robert Antelme

"Nous sommes tous, au contraire, ici pour mourir. C'est l'objectif que les SS ont choisi pour nous.

Ils ne nous ont ni fusillés ni pendus mais chacun, rationnellement privé de nourriture, doit devenir le mort prévu, dans un temps variable.

Le seul but de chacun est donc de s'empêcher de mourir. Le pain qu'on mange est bon parce qu'on a faim, mais s'il calme la faim, on sait et on sent aussi qu'avec lui la vie se défend dans le corps. Le froid est douloureux, mais les SS veulent que nous mourions par le froid, il faut s'en protéger parce que c'est la mort qui est dans le froid. Le travail est vidant - pour nous, absurde - mais il use, et les SS veulent que nous mourions par le travail ; aussi faut-il s'économiser dans le travail parce que la mort est dedans. Et il y a le temps : les SS pensent qu'à force de ne pas manger et de travailler, nous finirons par mourir ; les SS pensent qu'ils nous auront à la fatigue c'est-à-dire par le temps, la mort est dans le temps." (page 47) :

DURAS Marguerite, La Douleur, Éditions P.O.L, 1985

la terrasse

le 19/12/2022

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS / TEXTE DE ROBERT ANTELME / ADAPTATION ET INTERPRÉTATION ANNE COUTUREAU

Par Agnès Santi



Anne Coutureau revient au Théâtre de L'Épée de Bois après y avoir mis en scène avec succès *Andromaque*. Seule en scène, elle interprète des extraits de *L'Espèce humaine* (1947) de Robert Antelme, passeuse sensible d'une parole qui s'élève au cœur de l'anéantissement contre la déshumanisation des êtres.

Qu'est-ce qui vous a décidé à adapter cet unique texte de Robert Antelme ?

Anne Coutureau : Depuis plus de vingt-cinq ans, ce livre est sur mon chevet. Je l'ai offert, j'en ai fait des lectures, et aujourd'hui avec mes outils d'artiste j'ai décidé de le transmettre en créant un spectacle. Ses mots me pénètrent au-delà du temps, ils ont bouleversé et enrichi ma conscience, m'ont fait du bien malgré la douleur et l'horreur qu'ils décrivent. Je ne pense pas que l'expérience relatée par l'auteur soit intransmissible à l'autre, j'ai au contraire voulu prendre ma part en tant qu'être humain à la transmission de ses mots, sur un plateau de théâtre, avec les moyens qui sont les miens. La langue très concrète y semble faite pour l'oralité, et l'auteur choisit aussi de prendre de la distance en formulant une pensée philosophique de l'expérience qu'il traverse. Arrêté comme résistant en 1944, déporté après quelques semaines à Buchenwald dans un camp de travail dont les kapos étaient des criminels de droit commun allemands particulièrement violents, il est libéré le 29 avril 1945 ; il n'a pas connu « l'horreur gigantesque » des camps d'extermination.

« CE TEXTE M'HABITE DANS LA VIE DE TOUS LES JOURS. »

Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans sa manière de relater l'expérience concentrationnaire ?

A.C. : Il veut voir et montrer, sans recourir à aucun effet, à aucun commentaire. Son texte est pour moi la manifestation même de la force et de la lucidité de la littérature. Au cœur d'une entreprise d'anéantissement de l'homme, Robert Antelme démontre qu'il est impossible de réduire un homme à autre chose que lui-même. L'homme sur le point de mourir assimilé par les nazis à un « déchet » et les SS en uniformes au pouvoir absolu, semblables aux « dieux », sont égaux. En gardant à chaque instant les yeux grand ouverts sur cette idée, l'auteur apporte l'irréfutable preuve de l'unité indivisible de l'espèce humaine. La folie exterminatrice des nazis et la haine érigée en doctrine politique ne peuvent qu'échouer et aboutir à montrer la commune appartenance des bourreaux et des victimes à une seule espèce. Tous les systèmes fondés sur l'exploitation ou l'asservissement partent du postulat mensonger qu'il existe une variété d'espèces humaines. Mais plus un système s'acharne à nier l'humanité de l'homme, plus il la met en évidence. Précisément l'inhumain est humain : seul l'être humain peut se définir ainsi par sa propre inhumanité. Cela me touche profondément car sa pensée et sa conscience agües concernent autant le corps social que l'intime. Ce texte m'habite dans la vie de tous les jours.

Comment abordez-vous son interprétation sur la scène ?

A.C. : Le spectacle, c'est autant le texte que mon rapport au texte, qui me bouleverse. Je dis le texte sur le plateau nu, passeuse d'une parole lucide, qui ne submerge pas ses lecteurs par l'émotion ou la plainte. Tout résonne en moi. Je suis comme une visiteuse qui arriverait sur des lieux mémoriaux aux frontières de l'humain et dirait ces mots, dans un espace vide, uniquement travaillé par le son et la lumière. Cette conscience si éclairante d'appartenance à l'espèce humaine ne peut que nourrir notre pensée contemporaine, inviter si possible à créer une nouvelle philosophie de vie.

la terrasse

le 06/01/2023

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS

Par Agnès Santi



Anne Coutureau transmet de manière impressionnante et profondément habitée la parole du résistant Robert Antelme. Une parole contre l'inhumanité du genre humain, où l'horreur du passé alerte et éclaire.

Dans la très belle salle en pierre du Théâtre de l'Épée de Bois, une femme s'avance, dans la pénombre. Elle délivre une parole issue d'une expérience terrifiante et paroxystique dans l'histoire de l'humanité, une parole qui raconte, qui alerte, qui exprime une méditation paradoxale et nécessaire sur l'espèce humaine. « C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce » déclare le résistant Robert Antelme, arrêté en 1944 puis déporté dans les camps de Buchenwald et Dachau, qui rappelle « une vérité qui apparaît éclatante ici, au bord de la nature, à l'approche de nos limites : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. » Sur le plateau nu, Anne Coutureau s'empare des mots de l'auteur dans leur universelle amplitude, en un acte fort de transmission d'une expérience d'une extrême cruauté et d'une pensée qui ne renonce pas à sa conscience irréductible. Au cœur de l'anéantissement programmé, d'une relation d'asservissement entre « les mangeurs d'épluchures » et les SS tout-puissants, émerge toute l'horreur d'un quotidien fait de souffrances et promis à la mort, mais aussi l'acharnement à vivre, la résistance de la conscience, et finalement la victoire contre l'abomination nazie.

Contre les rapports d'asservissement

Sobre et vide, l'espace est pourtant habilement sculpté de manière imposante et impressionnante par de splendides lumières que signe le metteur en scène Patrice Le Cadre et par une remarquable création sonore de Jean-Noël Yven. Comme une sorte de fantôme sans âge, de gardienne universelle d'une mémoire meurtrie, la comédienne porte une narration habitée qui se fait témoignage et écoute partagés, tendue contre l'oubli vers une volonté de faire entendre l'inhumanité des bourreaux autant que la commune humanité des bourreaux et des victimes. Une idée qui devrait – théoriquement – pouvoir empêcher que ressurgisse l'ineptie meurtrière d'une hiérarchie des humains avec ses rapports d'asservissement. Robert Antelme évoque le silence des cendres sur la terre d'Auschwitz, l'extermination industrielle de sept millions de juifs. Sans jamais jouer sur l'émotion, s'appuyant seulement sur les mots, sur elle-même et sa profonde affinité avec ce texte, Anne Coutureau fait résonner le récit dans sa dimension concrète, physique, mais aussi philosophique. Le bien-nommé Théâtre Vivant qu'elle dirige montre ici le pouvoir d'un visage et d'un corps qui parlent, le pouvoir de l'acteur, humain et sublime.

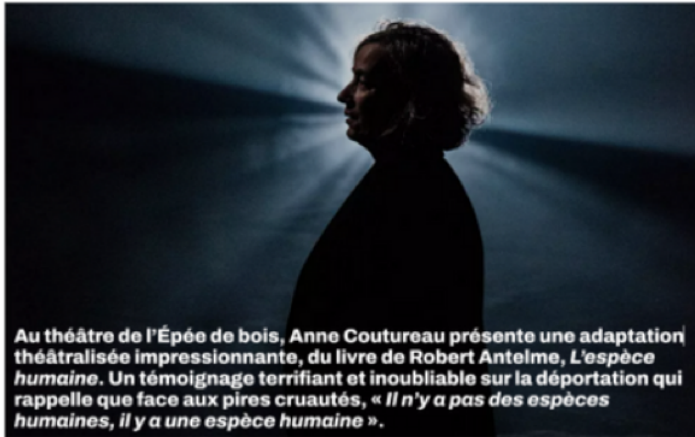
L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

le 09/01/2023

Pour vivre libre, la pensée de Robert Antelme est un devoir de mémoire

Par Marie-Céline Nivière



Au théâtre de l'Épée de bois, Anne Coutureau présente une adaptation théâtralisée impressionnante, du livre de Robert Antelme, *L'espèce humaine*. Un témoignage terrifiant et inoubliable sur la déportation qui rappelle que face aux pires cruautés, « Il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine ».

Le 1er juin 1944, Robert Antelme, jeune homme de 27 ans, est déporté à Buchenwald puis Dachau pour acte de résistance. Cinq jours plus tard, les alliés débarquent sur les côtes normandes. Sur le front de l'Est, les Russes ne cessent d'avancer. Le IIIe Reich vacille. Tous les déportés politiques le savent, la guerre touche à sa fin, mais eux n'en voient pas le bout. Car jusqu'à l'ultime, les nazis s'accrochèrent à ce système terrifiant qu'ils avaient mis en place. En avril 1945, alors qu'il est dans un mouiroir typhique de Dachau, François Mitterrand le sauve et le ramène en France. Dès son retour, affaibli, rempli de Douleur, l'époux de Marguerite Duras, décide alors de témoigner sur l'irracontable.

Il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes.

Ce fut son seul livre, mais quel ouvrage ! Pour **Edgar Morin**, « il était le premier, ... le seul, livre qui fût au niveau de l'humanité, au niveau de l'expérience nue, vécue et exprimée avec les mots les plus simples et les plus adéquats qui soient ». Écrit dans une langue, un style magnifique, **Antelme** y raconte son vécu dans les camps de concentration où « la faim, le froid, le travail épuisant n'ont qu'un but : faire mourir le déporté ». Il décrit des hommes réduits à l'état de « mangeurs d'épluchures », qui vivent dans le besoin obsédant mais aussi dans la conscience de vivre.

Il analyse le fonctionnement du camp, la psyché des prisonniers, des SS et des Kapos qui les gardaient. C'est une réflexion extrêmement juste et implacable sur la place de chacun dans la vie, sur les limites de la déshumanisation. Il rappelle que dans l'avisement programmé, il n'y a pas de vainqueur, car les SS comme les déportés appartiennent tous les deux à la même espèce humaine, où chacun est le reflet de l'autre.

Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas.

Anne Coutureau s'est emparée avec une grande intelligence de ce texte puissant, constitué d'un va-et-vient incessant entre la vie quotidienne de **Robert Antelme**, où tous les jours finissent par se ressembler, et d'une pensée purement intellectuelle sur l'univers concentrationnaire. Son adaptation est exemplaire. Elle a su choisir les passages, allant ainsi au plus profond de ce gouffre dans lequel des êtres, au nom d'une idéologie, ont plongé d'autres êtres.

« Ils ont voulu faire de nous des bêtes en nous faisant vivre dans des conditions que personne, je dis personne, ne pourra jamais imaginer. Ils ont pu nous déposséder de tout mais pas de ce que nous sommes. Nous existons encore. [...] Pour leur résister et résister à ce relâchement qui nous menace, je vous le redis, il faut que nous tenions et que nous soyons tous ensemble. » L'horreur ne s'est pas arrêtée avec la chute de Hitler où de Staline, avec les Goulag. Il existe encore des régimes politiques dictatoriaux et des camps. La parole du poète retentit encore contre toute inhumanité.

Le dire pour ne pas oublier

Avec ses murs de pierres, ses trois grands porches, ses rails traversant le plateau, vestiges du temps où le lieu était une cartoucherie, la belle salle en pierre du théâtre de l'Épée de bois se prête naturellement à la scénographie de l'univers des camps. **Patrice Le Cadre** s'empare de cet espace vide, tel que l'a défini **Peter Brook**. Par des jeux de lumières remarquables et une ambiance sonore (création de **Jean-Noël Yven**), le metteur en scène, inscrit une atmosphère poignante dans laquelle le récit va résonner avec une grande force.

Celui-ci est porté par **Anne Coutureau**. Le choix d'une comédienne pour faire entendre une voix d'homme peut paraître étrange et pourtant il n'en est rien. Il redis que l'espèce humaine est un tout, composé de masculin et de féminin. Dans le système concentrationnaire, il n'y a plus de différence. Vêtue d'un costume d'homme, enveloppé d'un grand manteau noir, elle est comme un fantôme du passé venu hanté notre présent. Son jeu est d'une droiture exemplaire. Le pouvoir de l'art dramatique sur les mots et les sentiments trouve ici tout son sens. C'est prodigieux.

Critique L'espèce humaine : une réflexion puissante et actuelle sur l'humanité

Par Méлина Hoffmann

L'espèce humaine est un seule-en-scène adapté de l'ouvrage de Robert Antelme qui pousse jusqu'à sa limite la réflexion sur la nature humaine.

L'espèce humaine nous emmène au **cœur d'un camp de concentration du IIIème Reich**. C'est sa propre et douloureuse **expérience de déporté** que nous livre Robert Antelme, mais la réflexion qu'elle amène va en réalité bien au-delà de ces murs et de ces barbelés qui hantent l'Histoire. Car il y est question de l'humanité dans son existence la plus dépouillée comme dans ce qu'elle a de plus inacceptable ; du destin commun des bourreaux et des victimes. **Une œuvre puissante** abordée avec toute la force et la sensibilité nécessaires par Anne Coutureau.

*L'Espèce humaine est un monument.
Un de ces livres dont la lecture peut changer une vie.
Il a changé la mienne. Miracle de la littérature. Miracle de la conscience dans le temps.
Anne Coutureau*

Nuit et brouillard

Dans la salle de pierre de ce lieu incroyable qu'est le Théâtre de l'Épée de bois, l'**ambiance sinistre du camp de concentration nous happe** immédiatement. Nul besoin de décor. **La nuit règne**, insondable. Pas celle qui succède ou précède au jour, non, celle qui recouvre d'un voile opaque l'existence, ou plutôt ce qu'elle est devenue. Dans un puits de lumière étroit, une femme apparaît. C'est un homme qu'elle incarne mais qu'importe, **il n'est question ici que d'humanité**.

Ce prisonnier raconte **dans une langue simple et sans effet** la réalité d'une vie réduite à rien mais qui demeure pourtant, dans l'obstination à vouloir y retenir l'autre, dans l'**acharnement à lutter pour vivre**, à s'accrocher à **cette humanité qui résiste malgré l'humiliation** ; l'espoir aussi d'avoir toujours la force d'en avoir envie tandis que la mort apparaît parfois comme la seule issue possible, que les corps pourrissent alors même qu'ils sont encore en vie.

« Le mépris, plaie du monde ».

C'est la porte d'un camp de concentration qui s'entrebâille, mais **l'œuvre de Robert Antelme ouvre nos yeux bien au-delà**. En effet, elle nous invite à regarder l'Histoire dans ses heures les plus sombres, non pour détourner le regard et se bercer de l'illusion que le pire est derrière, mais au contraire pour être attentif et conscient des menaces qui guettent. Car si les camps sont sans doute **l'expérience la plus extrême de cette idée de supériorité** menant à l'exploitation et l'asservissement, la mécanique à laquelle ils se soumettent n'a pas disparu avec eux. **La résonance est forte avec notre époque**, elle fait réfléchir.

Une interprétation habitée

Anne Coutureau s'empare de ce rôle avec toute la **pudeur et la délicatesse** qu'il réclame. Sur un plateau dépouillé, elle transmet, sans voyeurisme aucun, **ce témoignage fort et la réflexion profonde** qui en émane. **Sans excès ni fioriture**, elle traduit ces instants rares et furtifs qui viennent soudain faire résonner la vie : un mot, un paysage, la tiédeur du printemps... Autant de mirages grâce auxquels rester debout est possible.

Elle prend grand soin de l'émotion aussi. Celle qui effleure le prisonnier devant la soupe de fèves que son estomac affamé réclame ; ou celle offerte puis aussitôt reprise par un petit morceau de miroir soudain habité par **le reflet d'un visage devenu une impossibilité**. Et quand, dans la pénombre d'une nuit sans fin, **le cri du désespoir résonne**, on frémit.

« C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. »

L'interprétation de la comédienne donne ainsi à certaines scènes un **réalisme saisissant**. On jurerait voire cette route sur laquelle l'Allemand fuit, emportant ses prisonniers dont **les corps qui se traînent, vidés de leurs forces** par d'interminables heures de marche, semblent se dessiner sous nos yeux. Tout comme **la silhouette de la mort** qui vient à coups de mitraillettes frapper aléatoirement cette file de « sac d'os » en route vers nulle part ; ou encore ces sacs de biscuits pour chiens qui seront tendus aux « plus chanceux » comme un ravitaillement providentiel...

L'espèce humaine entre ombre et lumière

Le plateau a beau être vide et le décor absent, **le rendu est très vivant et évocateur**. Notamment grâce à **la création sonore de Jean-Noël Yven** qui vient appuyer çà et là l'intensité de certains instants, sans jamais envahir. Et puis, il y a **la mise en scène de Patrice Lecadre** qui offre au travail avec **la lumière** le second rôle de cette pièce tant il habilite avec subtilité le récit. Ainsi, **l'ombre ne disparaît jamais complètement**, précédant même parfois la silhouette, et se faisant de temps à autre immense à en devenir menaçante.

À d'autres moments, la lumière se resserre et redéfinit l'espace pour nous plonger dans un instant proche **d'une certaine forme d'intimité, de partage**. Presque un arrêt sur image, une parenthèse de vie dans une existence où il ne s'agit plus que de survivre. Jusqu'à **ce moment d'éclat**, ce rayonnement, **cette conclusion qui nous saisit** et nous offre sans doute le moment d'émotion le plus fort de la pièce.

« C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. »

Ces mots, qu'il aurait été difficile d'entendre une heure vingt plus tôt sans froncer les sourcils, prennent soudain tout leur sens. Parce **face à la nature et à la mort, plus aucune différence n'existe**. Garder à l'esprit cette unité de l'espèce humaine, c'est permettre **d'éviter au pire de se reproduire**. Et c'est aussi conserver une forme de vigilance, **ne pas trop se croire à l'abri**. Car le danger, que l'on aime à croire loin, ailleurs et surtout très différent de nous, peut se faufiler n'importe où et rôde souvent déjà, bien plus près qu'on l'imagine...

L'espèce humaine, de Robert Antelme, adapté par et avec Anne Coutureau, mise en scène de Patrice Lecadre, se joue du 5 au 15 janvier 2023 au Théâtre de l'Épée de bois.

L'ESPÈCE HUMAINE. EN PLEIN CŒUR DE LA BARBARIE, L'HUMANITÉ...

Par Sarah Franck

Le témoignage de Robert Antelme, interné dans les camps durant la Seconde Guerre mondiale, est l'un des très grands textes consacrés à l'horreur des camps. Dans l'apparente simplicité du texte restitué, Anne Coutureau livre une bouleversante version qui en présente toute la complexité.

Nacht und Nebel – nuit et brouillard. Sur le plateau dépouillé du théâtre dont l'absence de décor souligne le dénuement, une silhouette se dessine dans la pénombre, baignée dans une légère brume, au fond du plateau. Des vêtements anonymes dans lesquels elle semble flotter, un manteau trop grand, un pantalon trop large. La comédienne qui s'y est glissée entame à la première personne le récit du « voyage » qui mènera Robert Antelme, un résistant arrêté le 1er juin 1944, vers la déportation, par le convoi n° 79 à destination de Buchenwald où il sera logé dans une ancienne église désaffectée avant d'atterrir à Dachau à la Libération, au terme d'une marche épuisante. Dans des atmosphères crépusculaires où les jours essoufflés succèdent aux nuits difficiles, tantôt reculée au fond du plateau et tantôt proche du public, elle livre la chronique rédigée par celui qui ne voulait pas mourir pour garder la force de témoigner, de laisser une trace de ce qui fut.

Un récit nu qui fait œuvre littéraire en évacuant la littérature

Sans pathos, le texte de Robert Antelme offre une description presque clinique de sa vie dans les camps. Comme d'autres témoignages livrés par les survivants, tel Primo Levi, celui qui partageait sa vie avec Marguerite Duras et pèse à peine trente kilos à sa sortie du camp relate les conditions de sa détention. L'église surpeuplée dans laquelle on les a entassés, la fumée pestilentielle des crématoires, les tâches exténuantes sous les coups, la saleté, les poux qui vous dévorent la couenne, les risques que comporte le seul fait de faire ses besoins, les brimades de toutes sortes et l'extrême violence à laquelle sont confrontés les déportés, qui est un passage « obligé » pour leurs bourreaux-soldats-kapos. Il décrit la faim obsessionnelle qui vide les corps de toute force et la perversité de ceux qui laissent à leur portée les restes d'épluchures pour mieux les punir s'ils osent y toucher.

Résister envers et contre tout

Le texte évoque aussi ces petits matins où la nature chante en contrepoint, où l'on se partage un mégot à fumer, où une paysanne vous glisse subrepticement un morceau de pain dur. Il dessine les petites stratégies du quotidien, développées pour résister, se rendre invisible aux yeux des bourreaux, trouver un travail moins pénible. Parce qu'il n'est pas de meilleure réponse à la barbarie homicide que la survie, la volonté de ne pas se laisser anéantir, et que cette volonté-là fait un homme en dépit de ses renoncements et rend paradoxalement son humanité à celui dont on voudrait la dépouiller. La description n'est pas seulement témoignage, elle est vibrante manifestation d'une humanité qui trouve à se réfugier dans ce qui lui reste, dans une pensée que rien ne peut tuer.



Un parcours plein d'une émotion juste

Avec une sobriété remarquable, une lente gestuelle dépourvue d'excès, des déplacements minimalistes dans une lumière chiche qui dessine sur le sol les parcours de l'enfermement et nimbe le personnage, Anne Coutureau, sans hâte, détaille chaque phrase, en découpe le sens comme au scalpel. La dramatisation n'est pas de mise dans ce récit qui relie sans cesse l'expérience insoutenable de la réalité et sa mise en questions à travers l'analyse. La comédienne, qui a sélectionné pour le spectacle les textes de l'auteur dans la masse des quelque trois cents pages de son ouvrage, escorte le personnage dans son apprentissage douloureux de l'humanité, sur ce chemin de croix où le crucifié se retrouve seul, sans proches pour l'accompagner, et où l'affliction n'est pas de mise. Elle accorde son supplément d'âme à celui qui fut avec ce texte, malgré une collaboration suivie avec les milieux littéraires, l'auteur d'un unique livre. On est saisi par l'oscillation subtile, traduite avec finesse, de son contenu entre la tentation de la désespérance et l'affirmation de notre humanité. Car bourreaux et victimes, ainsi l'affirme Robert Antelme, appartiennent à la même espèce en dépit qu'ils en aient...



le 08/01/2023

"L'espèce humaine" au théâtre de l'Épée de bois Vincennes

Par Laurent Le Vaguerèse

L'ESPÈCE HUMAINE de Robert Antelme Adaptation et interprétation Anne Coutureau Mise en scène Patrice Le Cadre Création sonore Jean-Noël Yven Production Théâtre vivant Presse Lynda Mihoub

De sa captivité en 1945 en Allemagne, Robert Antelme a tiré un récit exceptionnel où il porte à sa dernière limite, la réflexion sur la volonté exterminatrice des SS : il met en lumière la logique de supériorité et le mépris sur lesquels se fondent, plus ou moins ouvertement, tous les systèmes d'exploitation et d'asservissement.

L'Espèce humaine est une œuvre unique, bouleversante, d'une élévation de pensée absolue et d'une actualité redoutable.

Du jeudi au samedi à 19h - dimanche à 14h30 durée : 1h20 jusqu'au 15 janvier

Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie de Vincennes <https://www.epeedebois.com/>

Billetterie : <https://www.epeedebois.com/un-spectacle/lespece-humaine/>

Renseignements : 01 48 08 39 74

Plus d'infos : <http://theatre vivant.fr/lespece-humaine/> _____

La salle est maintenant silencieuse. Un homme s'avance et nous dit « pensez à éteindre vos portables ». Cette phrase je venais moi-même de la prononcer quelques instants auparavant. C'est là, sans doute, un trait d'union discret entre une séance d'analyse et le théâtre surtout lorsque, comme c'est le cas ici, seul sur scène, un acteur ou une actrice incarne une parole.

C'est que dans un cas comme dans l'autre c'est d'un dire dont il s'agit. On sait combien cela relève de l'impossible de la transmission. Ce qui a été vécu, éprouvé, que ce soit dans la vie quotidienne dans sa banalité, ou, comme c'est le cas ici par l'expérience des camps aux limites de ce que l'homme peut vivre, comment le dire.


Après avoir vécu un moment intense, un épisode particulier de sa vie, il se produit comme un moment d'hésitation qui traverse chacun de nous. Faut-il essayer de mettre des mots sur ce que l'on a pensé, senti ou n'est-il pas préférable d'y renoncer sachant la tentative assez vaine en somme ? Sachant aussi que d'autres, par leur bavardage, leurs mensonges, viendront troubler sa réception ? C'est à ce point que l'écriture qu'elle soit théâtrale ou non rencontre l'expérience analytique.

L'analysant, espère que le temps ne lui sera pas compté pour chercher les mots pour le dire. Que son propos ne sera pas embarrassé d'un retour qui viendrait nuire à ce qu'il tente de dire. L'analyste est payé pour écouter et d'abord se taire. C'est aussi la tâche du spectateur : écouter en silence.

Anne Coutureau reprend ici la parole de Robert Antelme comme en écho au texte porté, incarné, par Dominique Blanc, celui écrit par Marguerite Duras, « La douleur ». Dans ce dernier, Duras raconte l'attente insoutenable de son amant Robert Antelme dont elle ne sait s'il est mort ou vivant, alors que peu à peu ceux qui en reviennent commencent à parvenir à Paris. Comme Dominique Blanc est Marguerite Duras, Anne Coutureau, incarne Robert Antelme, s'empare de ses mots, dans un espace étrangement vide de tout décor, qu'elle parcourt dans tous les sens, le temps rythmé seulement par l'éclairage qui s'allume et puis s'éteint, palpitation du temps du jour et des saisons.

Robert Antelme a choisi d'écrire ce texte « L'espèce humaine » pour affirmer en somme que, loin d'avoir réussi, le système concentrationnaire n'avait fait que confirmer jusque dans sa volonté de séparer en deux l'humanité, que tous, SS et prisonniers des camps appartenaient bien à une seule « espèce », l'espèce humaine.

Il vous reste bien peu de temps pour aller voir ce spectacle, dont les mots résonnent étrangement en nous alors que l'on entend chaque jour, si près le bruit des bottes...



L'ESPÈCE HUMAINE

DE
**ROBERT
ANTELME**

AVEC
**ANNE
COUTUREAU**

Une parole d'espoir surgissant de l'enfer

THÉÂTRE
VIVANT

la terrasse

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

fnac

MISE EN SCÈNE **PATRICE LE CADRE**
SON **JEAN-NOËL YVEN**



les **3** soleils
les 3 soleils • 4 rue buffon • 84 avignon

RÉSERVATIONS
04 90 88 27 33

WWW.LES3SOLEILS.FR
TICKET OFF - BILLETREDUC

17H35

RELÂCHE LE MARDI



Par Frédéric GUILLIEN
Publié le 13/07/23

L'Espèce Humaine

Pitch :

De sa captivité en 1945 en Allemagne, Robert Antelme a tiré un récit exceptionnel où il porte à sa limite, la réflexion sur la volonté exterminatrice des SS : il met en lumière la logique de supériorité et le mépris sur lesquels se fondent plus ou moins ouvertement, tous les systèmes d'exploitation et d'asservissement.

Incarnée par une comédienne seule dans un espace de lumière et de son, sa parole nue se transforme en message d'espoir pour l'humanité à venir.

L'Espèce humaine est une œuvre unique, bouleversante, d'une élévation de pensée absolue et d'une actualité redoutable.

« Anne Coutureau fait résonner le récit dans sa dimension concrète et philosophique montrant le pouvoir d'un visage et d'un corps qui parlent, le pouvoir de l'acteur, humain et sublime. » LA TERRASSE

« Une comédienne qui s'engage loin dans l'exploration des méandres existentiels. » HOTTELLO

« Le pouvoir de l'art dramatique sur les mots et les sentiments trouve ici tout son sens. C'est prodigieux. » L'ŒIL D'OLIVIER

« A. Coutureau accorde son supplément d'âme au témoignage de R. Antelme. » ARTS-CHIPEL

Avis de la rédaction :

Dans cette pièce aucun décor, la seule présence est Anne Coutureau accompagnée par des atmosphères créées par le son et les jeux de lumières savamment orchestrés.

Un texte puissant et poétique malgré l'horreur du moment... le mot INSTANT prend tout son sens dans cette pièce, où le verbe est d'une puissance immense, on est dans l'urgence de transmettre ce si magnifique texte.

La performance de la comédienne est exceptionnelle. Par sa présence scénique, les mouvements de son corps et les expressions de son visage, elle incarne et EST au féminin Robert Antelme.

On ressort bouleversé par grâce à la mise en scène sensible, dépourvu de décor car on ressent encore plus les mois de captivité de l'auteur. Anne Coutureau livre une prestation digne des plus grandes femmes de la Comédie Française.

l'Humanité

Publié le 19/07/23

Par Gérald Rossi

MÉMOIRE Robert Antelme, témoin de la barbarie nazie

L'Espèce humaine, 3 Soleils, 17 h 35

Robert Antelme est un survivant. Interné aux camps de Buchenwald puis à Dachau, il a été sauvé par la Libération, à quelques jours d'une mort certaine. Membre de la Résistance, il a 26 ans quand il est arrêté par la Gestapo, en juin 1944. En 1939, il avait épousé Marguerite Duras, qui a raconté son retour dans *la Douleur* (1985). *L'Espèce humaine* (1947) est un récit d'effroi. L'ignominie dont il parle est une tranche de son vécu. Du sien et de ses camarades prisonniers, morts ou rescapés. Mise en scène par Patrice Le Cadre, Anne Coutureau, à qui l'on doit l'adaptation, interprète une parole unique sur la pensée d'hommes qui s'imaginaient supérieurs à d'autres, issus d'on ne sait quelle autre race. Un texte brûlant d'une utilité absolue. ■

G. R.

Festival Off, Théâtre des 3 soleils, L'Espèce Humaine



Robert Antelme (1917-1990), poète, écrivain et résistant a été déporté aux camps de Buchenwald et de Dachau. Il a relaté son expérience en camps de concentration dans un ouvrage, *L'Espèce Humaine*, paru en 1947 aux éditions de la Cité universelle et dédié à sa sœur Marie-Louise, morte en déportation. Il fut l'époux de Marguerite Duras. Le récit de sa détention est portée au Théâtre des 3 soleils par la très talentueuse Anne Coutureau sur une mise-en scène très habitée de Patrice Le cadre.

Un ange blond dans le noir sidéral. Une femme, formidable Anne Coutureau, pour porter la voix d'un homme, Robert Antelme, en détention dans les camps de la mort. L'Allemagne nazie veut choisir la race qui dominera le monde et exterminer celles qui n'en sont pas dignes. Mais il n'y a qu'une race humaine et détruire les autres revient à se détruire soi-même.

Voilà, je crois,

la pensée farouchement chevillée au corps de ce rescapé des camps de la mort, Robert Antelme, qui évoque, le plus souvent avec des mots simples et plutôt pudiques, des instants de vie dans l'enfer le plus noir que la terre est capable de porter encore et toujours.

Anne Coutureau porte haut,

cette voix incroyablement posée, réfléchie, humaine et parfois tendre d'un homme qui vit, avec d'autres, l'indicible. Et pourtant il faut faire l'effort, surhumain, de justement rester humain, alors que le corps hurle de douleur, que la tête veut s'enfuir, mais ne le peut pas et que remplir son estomac obsède chaque instant.

J'ai énormément aimé cette pièce pour ce dont elle témoigne :

l'appel dans la cour qui dure des heures dans un froid mordant, les poux, le typhus, les droits communs transformés en kapos avec le droit de vie et de mort sur leurs compagnons d'infortune, juste pour manger mieux.

Car oui, ils étaient tous détenus. Mais la perversité était de leur faire croire qu'ils avaient le pouvoir. Et ils en usèrent et abusèrent nourrissant leur propre sadisme et celui de nombre de gradés nazis.

Et surtout les éclairs de vie,

les gestes d'amitiés, le partage d'un mégot de cigarette, les amis à qui l'ont dit au revoir, en fuyant déjà, parce que le masque de la mort flotte au-dessus d'eux. Le pire ? C'est de ne pas les reconnaître, sur leur triste paillasse, alors que le coude relevé pour supporter leur maigre buste, leurs fixes regards vous appellent silencieusement. Juste pour se dire que l'on a existé ? L'attention même fugace, que vous leur portez, est alors le plus beau cadeau du monde, même si vous ne pouvez que prononcer, un presque et tout bas, 'au revoir mon vieux'.

La force de la vie envers et contre tout

Des survivants, souvent incompris lorsqu'ils revinrent chez eux, parce que non, tout cela ne pouvait avoir existé puisqu'on n'en n'avait pas entendu parler. Que faire de ces cadavres ambulants ? Alors que Paris avait été libéré depuis plusieurs mois et que tout le monde voulait oublier. Il n'y avait plus de place pour l'horreur et encore moins pour le témoignage. Trop tôt, les gens ne voulaient qu'oublier.

Le silence se faisait malgré eux.

Et puis il y avait la culpabilité : avait-on le droit de s'en sortir quand ses propres camarades étaient morts dans les circonstances les plus effroyables ? Circonstances que tous avaient partagées ? Et qu'ils portèrent comme un fardeau tout au long de leur vie. C'est pourquoi *L'Espèce Humaine* nous interpelle.

Anne Coutureau est magnifique de justesse, d'émotion, de force.

Le récit est poignant, prenant de la hauteur là où réside la bassesse et pire, la négation de l'homme. On en sort admiratif, pas forcément graves, mais empreints de ce qu'un chouya de vote peut faire basculer la démocratie... Parce qu'Hitler a été élu démocratiquement, faisant basculer le monde dans le chaos.

Les infos pratiques

L'espèce humaine. 17h35. Relâche le mardi. Jusqu'au 29 juillet. 4, rue Buffon à Avignon. Durée 1h15. De Robert Antelme. Avec Anne Coutureau. Mise en scène de Patrice Le Cadre et son de Jean-Noël Yven. Théâtre les 3 Soleils. Réservation 04 90 88 27 33.

L'espoir universaliste dans la détresse de l'exception destructrice



Une silhouette frêle se déplace dans un espace noir, carcéral, en murmurant. Ses propos se fondent dans une musique dramatique, dont le volume augmente et qui se résout en un ensemble de cris. Cela commence par la description du bloc des latrines.

Anne Coutureau pose ses paroles délicatement dans un halo de lumière blafarde. La série des termes proférés constitue un discours caverneux qui semble nous venir d'outre-tombe. La méditation porte sur ce qui reste, sur ces détails ténus qui constituent finalement la teneur fondatrice de l'existence. Les phrases de Robert Antelme passent fréquemment du détail à l'essentiel. Une présentation de la hiérarchie, du mépris constant qui l'accompagne dans la brutalité des coups et des proférations dégradantes.

C'est une démarche forte, restituant la violence permanente, ouverte et insidieuse qui imprègne tous les rapports sociaux. Une réflexion s'élabore sur la communauté de notre espèce redécouverte dans sa déchéance. Dans la description des maux ordinaires de la vie en camp de concentration (la faim, le froid, les poux), on passe de la tautologie au paradoxe.

La narration n'est pas toujours cohérente ; elle est suggestive, paraît se déployer comme si elle s'autosuffisait. Elle présente des scènes de l'horreur ordinaire, analysées au prisme de leur capacité à révéler l'humanité, ou plutôt sa capacité à résister à ce qui la menace et cherche à l'anéantir. Dans la plus grande détresse se manifeste la possibilité inouïe de proclamer la faculté de s'opposer au pouvoir de destruction.

L'interprétation d'Anne Coutureau est sobre, juste, habitée ; certes, la mise en scène est contrainte par le genre de l'œuvre, qui est loin d'être conçue pour la scène. Mais progressivement, au-delà de la longue marche infernale par laquelle les Nazis évacuent les camps devant l'avancée des forces alliées, figurée par une illustration musicale constituée de bruits inquiétants, l'attention est concentrée sur une révélation.

Parce qu'on découvre qu'il n'y a pas de différence entre les bourreaux et leurs suppliciés, en dépit des humiliations et des abjections subies, peut être proclamée la valeur de l'humain dans l'universel qui peut contrecarrer la prétention insensée à destituer notre espèce de la communauté qui la fonde.



Par Geneviève Coulomb

Publié le 15/07/23

**17H35/ L'ESPECE HUMAINE/ THEATRE Les 3 SOLEILS- BUFFON
/THEATRE**

Ce témoignage rare et unique sur l'extermination pratiquée par les SS est l'œuvre majeure et unique de Robert ANTELME, résistant arrêté en 1944. A son retour des camps, il livrera un message fort sur l'anéantissement des hommes par leurs semblables et une réflexion sur la nature profonde de l'humanité.

Dans la pénombre apparaît l'actrice Anne COUTUREAU vêtue d'un grand manteau sombre. Avec un texte incisif et court elle nous transmet la vie dramatique au sein des camps. Aux frontières de l'insupportable avec le froid, la faim, le travail et l'humiliation elle fait revivre la pensée et le quotidien de l'auteur. L'actrice sublime magnifie la parole d'un détenu qui veut rester digne et lucide jusqu'au bout. Anne COUTUREAU est poignante dans ce récit historique, un chef d'œuvre théâtral.

A voir absolument



Par Patrick Adler
Publié le 21/07/23

L'Espèce humaine



Le seul livre écrit par Robert Antelme qui, à l'instar de Primo Levi, laisse une œuvre importante et pleine d'espoir, malgré la noirceur du sujet et du propos. Marguerite Duras, sa femme de 1939 à 1947, a souligné par le passé la grâce et la joie de cet homme.

Un simple faisceau lumineux éclaire une femme blonde, Elle est belle. Comme une photo sortie des studios Harcourt. Mais une photo animée. Car celle qui, plus d'une heure durant, va nous livrer un texte éprouvant, un « digest » de l'œuvre de 350 pages qu'elle a adapté pour

la scène n'est autre que Anne Coutureau, comédienne, metteur en scène, enseignante. Une militante humaniste qui a l'exigence chevillée au corps.

Comment expliciter le paradoxe qui démontre l'équation improbable liant bourreau et victime dans le même ensemble « espèce humaine » ? Comment dire, décrire la parenthèse funeste du Nazisme et des Camps et en tirer une réflexion plus générale sur l'humanité. Sacrée gageure.

Elle, c'est une femme. Au mieux de sa forme. Qui incarne un homme. De trente kilos. Un zombie survivant, erratique, l'œil hagard mais dont la pensée et le verbe sont encore intacts. Elle dit je. Elle est lui. « Je est un autre », eût dit Rimbaud. Elle et lui ne font qu'un. Dans la douleur, dans l'effroi, dans l'horreur.

Les mots claquent dans la pénombre, elle est partiellement et magnifiquement éclairée mais on pourrait la suivre, l'écouter les yeux fermés tant le texte est puissant. La moindre description fait sens, on voit tout, on sent tout : la crasse, le froid, la faim et même les poux. Ils nous démangent autant que les cloportes nazis dans cette lente destruction des corps. Les cohortes de fantômes d'os défilent devant nos yeux. Le réel et l'irréel s'emboîtent. L'objecteur de conscience, Karl l'instituteur, Jacques, ça nous parle. Comme résonne le mot « Musik » qui éclaire en une fraction de seconde la journée.

C'est glauque - forcément ! - malaisant mais, oserais-je le dire, essentiel et c'est porté avec une telle véracité, une telle justesse, une telle puissance par Anne Coutureau - merveilleusement dirigée par Patrice Le Cadre - que, comme elle, on ne saurait en sortir indemne.

Après une standing-ovation amplement méritée, elle s'est avancée vers nous et a conclu avec ces simples mots :

« Je n'ai pas d'annonce à vous faire. Juste...soyez heureux »

Merci, Madame !

LES SORTIES DE MICHEL FLANDRIN

Publié 15/07/23



Au cœur la salissure et l'obscurité, satisfaire ses besoins s'assimile à un parcours du combattant. Avaler une gamelle s'inscrit dans une fugitive parenthèse de délectation. Pour tenir, chacun puise au fond de ses forces mentales, en quête de petits arrangements avec le désespoir.

Anne Coutureau s'arroge le témoignage de Robert Anthelme, Dans un phrasé à l'écart des affects, elle donne à entendre cette parole documentaire, sommet d'anti-littérature. Mesurés, précis, des contours de lumière nous plongent en immersion, auprès de cet être, prisonnier des recoins les plus sombres de l'âme humaine.

A l'heure du réveil des nationalismes, au moment où les canons tonnent à nouveau sur le vieux continent, Robert Anthelme retrouve, par la probité de son interprète, un accent qui sonne comme un coup de semonce.

Robert Anthelme (1917-1990) était écrivain. Résistant durant la seconde guerre mondiale, il fut déporté dans les camps de Buchenwald et Dachau. En 1947 il publia L'Espèce humaine, minutieux compte rendu de cet internement.

Ce livre ne m'a plus quitté, il n'a pas quitté ma table de nuit. Il n'a pas quitté mon âme, il ne cesse de la travailler.

Cet été Anne Coutureau porte à la scène L'Espèce humaine. Dans la boîte noire se distingue une silhouette, un visage. Puis une voix livre son compte rendu. Vivre un jour de plus, sous l'affliction du froid, la tenaille de la faim. Cruauté, mépris.., endurer la crasse autorité des Kapos, eux même effrayés à l'idée de perdre les faveurs des SS, dont ils sont le bras armé.



par **Philippe Hugot**

Seule sur scène, **Anne Coutureau** nous offre une saisissante adaptation du récit de Robert Antelme, poète, écrivain et résistant survivant des camps de Buchenwald et de Dachau.

À travers elle résonnent l'horreur, l'inhumanité vécues par cet homme qu'il a racontées dans ce récit de survie, du même nom. Elle emprunte sa voix pour raconter des jours rythmés par l'inimaginable, sans jamais tomber dans le pathos. Nous sommes parfois davantage dans la description clinique, que dans le récit, ce qui renforce l'impression de banalité de l'horreur.

Il fallait imaginer une mise en scène tout en sobriété pour un tel spectacle et c'est ce que **Patrice Le Cadre** a habilement réalisé. Le plateau est entièrement nu, comme pour signifier une absence de tout, dans l'enfermement de ces hommes et de ces femmes.

Les lumières jouent un rôle prépondérant. Nous sommes presque toujours plongés dans la pénombre. Des coups de projecteurs sont parfois braqués sur la comédienne, qui capte toute la lumière.

Un texte immense et une interprétation magistrale qui laissent sans voix, pour une pièce nécessaire, bouleversante.

samedi 29 juillet 2023

17h35 : *L'espèce humaine* vu au **Théâtre des 3 Soleils**.



**Interview d'Anne Coutureau par Serge Casas -
Diffusé le 07/07/2023 [Lien](#)**

 Raje



Interview d'Anne Coutureau par Adeline Avril

[Lien](#)

RENCONTRE FNAC



ÉVÉNEMENT GRATUIT

RENCONTRE
ANNE COUTUREAU
JEUDI 13 JUILLET À 15H*
FNAC AVIGNON



SPECTACLE
L'ESPECE HUMAINE
THÉÂTRE LES 3 SOLEILS

* Dans la limite des places disponibles

#RDVFNAC - ENCORE PLUS SUR LECLAIREUR.FNAC.COM



**«L'Espèce humaine». D'après Robert Antelme. Mise en scène Patrice Le Cadre.
Adaptation, Interprétation Anne Coutureau. Par la «Compagnie Théâtre
Vivant». (Avignon, 29-06-2023, 17h35)★★★**

«L'Espèce humaine» se perd en chuchotements
Dans le camp de Buchenwald, à l'isolement.
«Crématoire et cuisine», unis par la fumée
Dont on ne distingue plus relents et fumet.

«L'humanité méprisante» des vils kapos,
Ramassis de «droits communs» aux nombreux défauts,
Règne auprès des SS, en serviles vassaux.
Aux «Trois-Soleils», les prisonniers ne sont plus qu'ombres
Décharnées et dont s'accroît sans cesse le nombre.

Le tortionnaire, à chaque coup, se sent plus fort,
Frappant en rythme à battre son propre record.
«Moyen simple de s'en aller d'ici», la mort
S'invite à chaque détour, alignant les corps.

«Fabrication de la conscience irréductible»
Avant de terminer sa vie en combustible.
«Patience, courage, faiblesse, amour» sincère ...
«Premier coup de pied dans le ventre de la mère»,
Un monstrueux déferlement de haine amère
Pour la réduire à néant, plus bas que sous terre.

Silhouette noire, la comédienne incarne
Tous ces déportés qui ne sont plus que des carnes.
Visage mangé par des yeux immenses, intenses,
Elle s'exprime avec pertinence et décence.

Simplicité et droiture
Pour ce texte d'envergure
Qui est une vraie morsure
Dans l'infâme pourriture
De ces pensées hors nature.



LYNDA MIHOUB

ATTACHÉE DE PRESSE

AGENCE ARTISTIQUE

LYNDA@LAGENCELM.COM

WWW.LAGENCELM.COM